

Francesca Gee
1, rue des Pèlerins,
43000 Le Puy

A l'attention de :
Mme Martine Boutang
Editions Grasset
61, rue des Saints-Pères,
75007 Paris

Recommandée A/R

Le 30 juin 2020

Madame,

Je vous écris pour exprimer la perplexité où m'ont plongée, depuis la publication du livre de Vanessa Springora en janvier dernier, vos diverses déclarations me concernant. Des déclarations parfois injurieuses, souvent contradictoires, à l'occasion inexactes.

Tout d'abord, vous étiez citée dans un billet de blog d'Antoine Perraud intitulé « *Mes quarante ans d'aveuglement volontaire sur Gabriel Matzneff* », publié le 7 janvier sur le site Mediapart :

« En 2016, la seule editrice de la place de Paris que je fréquente, Martine B. de chez Grasset, m'apprend que W. avait écrit un livre de témoignage, jadis refusé par Jean-Claude Fasquelle et les vieux crocodiles régnant alors sur la maison d'édition. Parmi les souffrances endurées que W. avait couchées sur le papier, l'une me fit l'effet d'un coup de poignard. Tout s'incarnait enfin douloureusement. Elle avait été obligée d . »

Qu'est-ce qui a pu vous conduire à tenir des propos aussi blessants (et d'ailleurs faux) qu'attentatoires à la vie privée ? Pour quelle raison l'éditeur qui diffuse le récit des souffrances de Vanessa Springora s'en prend-il à moi de façon si agressive ? Y aurait-il une « bonne » victime, et une qui ne le serait pas ?

Faisant suite à une mise en demeure envoyée par mon avocat à Mediapart, les propos qui vous étaient attribués ont disparu de ce site le 23 avril et depuis le 30 avril, les excuses suivantes apparaissent à la suite du billet d'Antoine Perraud :

« j'ai rapporté les propos d'un tiers faisant état d'éléments inexacts et qui lui [il s'agit de moi] ont causé une blessure inutile. Je les ai retirés sur sa demande légitime et lui présente mes excuses pour le tort que je lui ai infligé. ».

Je suis d'autant plus surprise par ces révélations scabreuses que, dès notre première rencontre, en juin 2004, je vous avais fait promettre le secret concernant mon manuscrit et son contenu, hors bien sûr. toutes démarches devant mener à sa publication Or Antoine Perraud, que vous fréquentiez apparemment, était comme il reconnaît lui-même proche de Matzneff, et il avait publié, en octobre 2017 sur Mediapart, un article où il tenait des propos injurieux sur mon compte, accompagnés d'une photo pour qu'on puisse me reconnaître.

Dans ce même billet, vous citant toujours, Antoine Perraud allègue que Grasset aurait reçu mon manuscrit sous la direction de Jean-Claude Fasquelle, donc avant 2000. Or vous et moi savons bien que nos rencontres ont eu lieu au début de l'été 2004, pendant l'automne 2004 et au printemps 2006.

Trois jours plus tard, cette datation erronée était reprise par le *Parisien* dans un article intitulé « *Affaire Matzneff : cet autre récit d'une victime qui n'a jamais été publié* » ; l'article mentionne un manuscrit « *renvoyé aux oubliettes* » dans les années 1990 par « *le patron de Grasset à l'époque* », Jean-Claude Fasquelle. La seule source mentionnée étant « *une des proches* » d'Olivier Nora, je me demande si c'est vous qui êtes à l'origine de cette information manifestement fautive ?

De façon tout à fait désobligeante, l'article insinue ensuite : « *Contrairement à Vanessa Springora, cette femme n'aurait pas réussi à surmonter son traumatisme* ». Où les deux journalistes du *Parisien*, qui n'ont interrogé ni moi, ni aucun de mes proches, ont-elles bien pu trouver une telle information ? Et que sont censés comprendre les lecteurs ? Que cette femme souffre de troubles psychologiques susceptibles de la disqualifier ?

Je m'étonne aussi des contradictions qui émaillent vos propos, et ceux d'Olivier Nora, au sujet des trois manuscrits que je vous ai soumis entre 2004 et 2006 :

Selon le même article du *Parisien* : « *Son témoignage [le mien] avait pourtant été accepté par une éditrice chez Grasset* ». Or ce n'est pas le souvenir que je garde de nos échanges, en particulier de notre dernière entrevue que vous aviez conclue par ces mots : « *Je ne pense pas que vous allez y arriver* ». De son côté Olivier Nora, dans une interview diffusée par l'AFP le même jour, « *met en garde contre toute interprétation malveillante d'un éventuel refus de cet hypothétique manuscrit* » et ajoute : « *S'il suffisait de se voir refuser une publication pour avoir du talent, cela se saurait* ».

Olivier Nora sous-entend à la fois que je n'ai pas le talent nécessaire pour mériter d'être publiée, et qu'il n'était au courant de rien. Comment le patron d'une entreprise d'une quarantaine de salariés pouvait-il ne pas être informé de la remise, entre 2004 et 2006, de trois manuscrits consécutifs sur un sujet, comme vous le dites vous-même, aussi sensible ?

De plus, contredisant le manque de talent que m'impute M. Nora, vous même déclarez, dans le *New York Times* du 31 mars : « *Ce n'était pas la qualité du texte qui était en cause.* » Ce qui est corroboré par d'autres éditeurs cités par Norimitsu Onishi. Vous dites aussi avoir été émue par mon témoignage mais que vous ne voyiez pas comment le publier : le sujet était « *trop sensible* », et deux membres du comité de lecture de Grasset étaient « *proches de Matzneff* ».

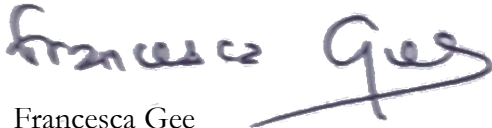
Olivier Nora et vous-même étiez à nouveau cités dans le *Monde* du 3 avril (« *Une deuxième victime de Gabriel Matzneff* »). Rapportant vos propos, la journaliste Raphaëlle Leyris écrit : « *elle aurait été prête à défier en comité de lecture "les quelques personnes qui auraient pu témoigner d'indulgence à l'égard de Matzneff", si elle avait été en mesure de leur apporter un ouvrage abouti* ». Donc mon texte n'était vraiment pas assez bon à vos yeux.

Et Raphaëlle Leyris poursuit, de façon assez mystérieuse : « *Elle [Martine Boutang] regrette de ne pas avoir eu la possibilité de l'amener jusque-là et de publier le livre, "parce que ce texte aurait pu le mériter, et puisque cela aurait sans doute été cathartique pour Francesca Gee"* ». (Je précise ici que la seule catharsis véritable pour moi serait la fin des mensonges et le rétablissement des faits.) Quant au texte lui-même, « *"il avait besoin d'être retravaillé, amélioré"*, dit l'éditrice, sans pouvoir, à tant d'années de distance, expliquer précisément ce qui n'allait pas – « *Mais c'était une question formelle, pas une affaire de contenu* ».

Plus étonnant encore, dans ce même article du *Monde*, vous dites avoir été « *bouleversée* » par moi, parce que je me serais « *mise à pleurer peu après [m]'être assise* ». Pourtant, fondre en larmes n'est pas dans mes habitudes ; vous étiez d'ailleurs le cinquième éditeur que je rencontrais en quelques semaines, j'étais rodée. Par contre, ce qui est sûr, c'est que j'étais inquiète ; j'avais pu constater l'ampleur des protections dont jouissait Matzneff dans le milieu de l'édition . Je ne me sentais pas en sécurité ; c'est pour cela que je vous avais demandé le secret.

En reprenant l'ensemble de ces propos je relève beaucoup de contradictions sur les motivations des Editions Grasset à mon égard, une violation de vos engagements de discrétion, ainsi qu'une absence de bienveillance patente que rien ne justifie. Serait-ce dû à l'amitié de longue date que, de notoriété publique, votre défunt mari entretenait alors avec Gabriel Matzneff ?

J'attends avec intérêt les éclaircissements que vous voudrez bien m'apporter et vous prie d'agréer, Madame, mes meilleures salutations.

A handwritten signature in dark ink, reading "Francesca Gee". The signature is written in a cursive, somewhat stylized script. The first name "Francesca" is written in a slightly larger and more prominent hand than the last name "Gee".

Francesca Gee